

que je garde comme un pieux souvenir écrit de la main d'Arbousset, ce cantique que mes deux amis, Casalis et Arbousset, chantaient sur leurs chevaux, dans les temps des premiers commencements, alors qu'ils vous frayaient la voie en allant de village en village, de hutte en hutte, porter aux Bassoutos le message du salut :

Aimer le Sauveur,
C'est le choix du cœur,
Le plus heureux, le plus sage ;
On dit, ayant ce partage,
C'est tout mon bonheur
D'aimer le Sauveur.

Quand de le servir
On fait son plaisir,
Quand pour lui l'on sacrifie
Volontiers sa propre vie,
On dit : Quel bonheur
D'aimer le Sauveur !

Après M. Bernard, la parole est à M. Perrelet, ancien missionnaire à l'Île-de-France, et présentement pasteur à Yverdon. Il raconte avec beaucoup de verve et d'entrain quelques traits de la vie de M. Lebrun, l'apôtre de Maurice ; il y ajoute quelques-uns de ses propres souvenirs.

M. le pasteur Bersier termine par la prière.

LETTRE DE M. LE MISSIONNAIRE KOHLER AU DIRECTEUR
DE LA MAISON DES MISSIONS.

Cana, 26 décembre 1874.

Bien cher Monsieur,

Il y a un an, je vous décrivais ma position ; si vous vous la rappelez, elle n'était pas brillante. J'étais seul au milieu

des champs, entouré de païens seulement, et ne comprenant pas même le sessouto. Depuis un an, les choses se sont sensiblement améliorées. Je ne suis plus seul, nous sommes logés, petitement il est vrai, mais convenablement ; je comprends les indigènes et puis me faire comprendre d'eux. Notre cher Cana n'est encore qu'un bien petit point blanc dans un grand espace noir. Mais j'espère qu'avec les années et surtout avec la bénédiction du Seigneur, la lumière se fera, et que les chrétiens de France pourront bénir Dieu d'avoir pu fonder une station de plus dans le Lessouto, et par ce moyen d'avoir arraché à la mort bon nombre d'âmes. J'ai la conviction que Dieu s'est choisi tout un peuple dans ces quartiers ; sans cela, je ne crois pas qu'il eût permis que j'y fusse placé.

Ce n'est pas que, jusqu'à ce jour, nous ayons vu grand fruit de notre travail ; non ; toutefois le Seigneur ne s'est pas laissé sans témoignage, je puis même dire qu'il nous a bénis au delà de notre attente. Depuis mon retour de la colonie, j'ai pu admettre dans la classe des catéchumènes quatre personnes, un homme et trois femmes. Laissez-moi vous raconter, d'après mon journal du mois de Juillet, la première entrevue que j'eus avec Séllabaka (c'est le nom de l'homme.)

« Aujourd'hui, au moment où le soleil allait disparaître à l'horizon, deux cavaliers sont arrivés. Comme ils désiraient me parler, je sortis pour les entendre (pour le dire en passant, il n'y avait point de place pour eux dans notre hutte). Je me trouvai alors en face d'un homme de haute taille, noir comme du jais, les yeux flamboyants. Je lui demandai ce qu'il avait à me dire. Pour toute réponse, sans prononcer une parole, il s'approche de moi, étend sa main du côté de son village, puis l'élève vers le ciel, et, la laissant retomber en décrivant un cercle comme pour indiquer le chemin qu'il avait parcouru, il la dirigea vers moi. Je ne comprenais rien à cette mimique ; toutefois j'en

étais très impressionné, car elle était accompagnée de profonds gémissements. Voyant que je ne savais que penser, il prit un livre, me le montra, et dirigea de nouveau sa main vers le ciel et puis vers moi. Je compris. Ce volume, c'était la sainte Ecriture ; sans doute que cet homme, en proie à de cruels remords, cherchait la paix et le pardon de ses péchés. Je lui parlai de l'amour de Dieu et lui lus ce verset : « Dieu a tellement aimé le monde qu'il a donné son « fils unique, etc. » Il parut comprendre, mais il se mit de nouveau à gémir de manière à fendre le cœur. Il me quitta pour quelques instants, puis revint. Je fis une prière avec lui, cela parut le calmer un peu, mais son angoisse était encore très-grande. Je profitai d'un moment de calme pour lui dire de ne pas oublier, en retournant chez lui, ce qu'il venait d'entendre. Jusque-là, je croyais avoir affaire à un muet. A l'ouïe de mes dernières paroles, il me répondit qu'il ne voulait point retourner chez lui pour le moment. « Je suis venu, » dit-il, « dans un lieu de lumière, je ne « retournerai pas dans une ville de ténèbres et de corrup- « tion. » Il resta dans ma station, selon son désir, environ un mois. Pendant ce temps, je pus m'apercevoir qu'il y avait chez lui beaucoup de folie, et je sus qu'elle était le fruit d'angoisses que de prétendus médecins bassoutos avaient empirées. Sous l'influence de l'Évangile, cette folie a complètement disparu. Il a toujours suivi avec beaucoup d'assiduité les services religieux, et j'ai commencé son instruction pour le baptême. Il n'est pas éclairé, mais sa vie me prouve qu'il y a un véritable changement en lui. Il faut vous dire que c'est un chef assez influent, quoique n'étant pas fils de Moshesh. Il avait quatre femmes. Ne voulant plus être polygame, il en a choisi parmi elles une qui n'avait point d'enfants, donnant pour raison que les autres pouvaient plus facilement vivre avec le secours de leurs fils.

« Il me semble qu'il y a un mouvement parmi les païens ;

depuis quelque temps, les services sont mieux suivis que par le passé. Il y a quelques mois, nous n'avions en moyenne que vingt-cinq à trente auditeurs ; le nombre est maintenant de cinquante à soixante. Hier, jour de Noël, ils dépassaient la centaine. Si nous avions une chapelle, je crois que nous aurions plus de gens ; mais les uns craignent la pluie, d'autres le soleil, et ils ne viennent pas. Nous sommes dans la saison des pluies et d'un soleil brûlant. »

Comme je vous le dis au commencement de ma lettre, nous sommes logés convenablement. A notre arrivée, nos premiers moments furent employés à entasser les choses les plus indispensables dans une hutte où nous nous installâmes tant bien que mal. Trois jours après, je pris bêche, pic, levier, etc., accompagné de deux ouvriers, j'allai à la carrière. Après avoir arraché assez de pierres pour les fondements, je les fis transporter. Comme je n'avais point de maçon à ma disposition, je pris la truelle. Je fis ainsi moi-même tout l'ouvrage en pierre ; ce ne fut pas, vous le comprenez, sans force ampoules aux mains et de vives douleurs dans les reins. Quand j'en eus fini avec les pierres, il fallut mouler des briques. Je m'y mis avec deux manœuvres qui ne savaient pas même manier la bêche. Quoiqu'il me répugnât beaucoup de mettre les pieds dans l'argile pour la pétrir, je m'y résignai. Je travaillai ainsi quelques jours avec eux, et dès qu'ils eurent appris leur métier, je les laissai faire pour me mettre à maçonner, ce qui, avec des briques, est relativement facile. En quelques semaines, les murs furent terminés. Alors, je déposai la truelle pour prendre la hache et la scie, et faire la charpente. La charpente finie, je devins couvreur, plâtrier, menuisier, etc. »

Notre petite maisonnette se compose de deux chambres, un corridor et une cuisine ; elle est suffisante pour le moment. Elle est tournée à l'est vers la belle chaîne des Maloutis. Vous vous rappelez, je n'en doute pas, quelle

magnifique vue nous avons ; nulle station n'est aussi privilégiée que la nôtre sous ce rapport.

Encore une fois, pardonnez mon long silence et comptez toujours sur la vive affection de votre ancien élève.

F. KOHLER.

VOYAGE DU CATÉCHISTE D'ASSER ET DE SES COMPAGNONS
AU NORD DU LIMPOPO.

Le récit qu'on va lire nous a été envoyé par M. Mabile de Morija. On se souvient que l'année dernière, notre frère fit avec M. Berthoud un voyage dans ce qu'on appelle le Transvaal, vaste contrée qui s'étend au nord du pays des Bassoutos jusqu'au fleuve Limpopo. Cette région est sous la domination d'un nombre considérable d'émigrés du Cap, d'origine hollandaise. Ils y ont fondé une république dans laquelle se trouvent enclavées diverses tribus qu'ils ont subjuguées et parmi lesquelles se trouve celle des Bapélis de beaucoup la plus nombreuse, qui est en grande partie évangélisée par la Société des missions de Berlin. C'est au milieu des naturels établis vers la limite septentrionale du Transvaal, près de hauteurs appelées Zoutpansberg, que nos amis du canton de Vaud se proposent de fonder leurs stations. L'Eglise réformée hollandaise qui entretient là un missionnaire très zélé, M. Hofmeyer, leur cèderait ce champ de travail pour lequel elle manque d'ouvriers.

Plus au Nord, se présente le Limpopo, au delà duquel commence une nouvelle ligne de tribus, entièrement indépendantes, s'étendant indéfiniment vers le Zambèze. C'est là que nos missionnaires du Lessouto et leurs troupeaux désirent porter l'Évangile. Nous ferions ainsi un immense pas vers le centre de l'Afrique. Cette mission,